

# Le 2 juin, à Lausanne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 23

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191079>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### CAUSERIES DU CONTEUR

2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

### Le 2 juin, à Lausanne.

Comme le temps était superbe, dimanche dernier, comme la nature ensoleillée, les prés, les champs, les bois, dans leur riche parure du printemps, invitaient tout le monde à la campagne !

Aussi, que de promeneurs de tous côtés, que de Lausannois, partis dès le matin, à pied, en chemin de fer ou en bateaux à vapeur, s'étaient éloignés avec bonheur, pour quelques heures, de l'atmosphère étouffante de la capitale.

Nombre d'entr'eux étaient allés chercher la fraîcheur sous les beaux ombrages de Sauvabelin, tout en y composant des bouquets de pervenches, d'hépatique étoilée et de muguet. Dans tous les environs, des groupes de voisins et d'amis, des familles entières, jouissaient avec délices des attraits du printemps. D'autres, poussant leur course jusqu'aux premières pentes des Alpes, y faisaient des gerbes de narcisses et de boutons d'or.

Hélas ! tous ces Lausannois, en partie de plaisir, ne songeaient guère au terrible contraste qui allait s'opérer à leurs yeux quelques heures plus tard ; ils ne songeaient guère à la scène de désolation qui les attendait à leur rentrée en ville.

Vers 5 heures de l'après-midi, le ciel, — tout à l'heure rayonnant et calme, — se chargeait de nuages menaçants et nous envoyait, comme avant-coureur de l'orage, de grosses gouttes de pluie frappant le feuillage avec fracas, soulevant la poussière des chemins ou s'abattant en larges rondelles sur le pavé brûlant.

Bientôt l'orage s'appelaient trombe et le spectacle en était effrayant.

Le Flon et la Louve, ces deux petits ruisseaux, si paisibles d'habitude et qui, pendant de longs mois de l'année, n'ont pas même assez d'eau pour entraîner les détritiques qui s'y déversent, prenaient tout à coup des proportions dépassant tout ce dont on avait sou-

venir. Le Flon surtout, subitement transformé en torrent furieux, enlevait tout sur son passage ; quarante à cinquante minutes lui suffirent pour jeter Lausanne dans la consternation. Rien ne résistait à la brutale puissance de ses flots boueux, roulant, bondissant avec un bruit sinistre, jetant la dévastation à droite et à gauche, dans les ateliers du Vallon, au moulin du Tunnel, à la tannerie Mercier et autres établissements.

Tout à coup, une sourde détonation mit le comble à l'effroi général : Le voûtage du Flon venait d'éclater sous une maison, sous l'auberge même du Petit caporal !...

Cette rupture, donnant essor à la rage des flots se torturant dans un étroit passage, ceux-ci se précipitent dans la rue du Pré, dans la rue Centrale, dans celle du Petit-St-Jean, et inondent le quartier. La place de Pépinet offrait un aspect navrant. Le courant y prenait les allures d'un véritable fleuve tourbillonnant avec furie autour du Dispensaire, où venaient se heurter ses vagues menaçantes.

L'eau montait, montait toujours, pénétrant partout, et chassant à l'étage des gens éperdus, ahuris, fous de terreur !

Des centaines de passants accumulés sur le Grand-Pont dont ils couronnaient la balustrade, assistaient de là-haut à cette scène indescriptible, qui leur rappelait Venise !

A toutes les fenêtres, des femmes éplorées, craignant de voir les maisons crouler, tendaient à la foule impuissante, des bras suppliants !

Soudain, deux jeunes hommes, pleins de cœur et de courage, se débarrassant d'une partie de leurs vêtements, se lancent à la nage, et atteignent en quelques instants les fenêtres d'un premier étage.

A peine avaient-ils rassuré ces pauvres gens, par leur présence, que leur dévouement était de nouveau mis à l'épreuve... Au rez-de-chaussée d'une maison voisine, et dans la salle d'un

petit café, deux chanteuses ambulantes, réfugiées sur des tables superposées, et la guitare à la main, poussaient des cris déchirants.

Quel brusque revirement des choses pour ces deux femmes qui, tout à l'heure, chantaient gaîment une romance !...

Pendant que nos braves sauveteurs les mettaient hors de danger, un drame non moins émouvant se passait près de là.

Au restaurant du Croton, installé à quelques mètres au-dessous du niveau de la rue, plusieurs consommateurs causaient joyeusement de choses et d'autres.

Dans la pièce à côté, la maîtresse du logis et sa domestique.

Tout à coup, les fenêtres qui sont à fleur du pavé craquent et cèdent sous la pression de l'eau qui envahit tout. On crie, on se trouble, on se bouscule, on se précipite vers la sortie.

Les hommes gagnent enfin la rue ; mais les deux malheureuses femmes restent en arrière. L'une d'elles parvient à s'accrocher au bord d'une fenêtre ; l'autre, affolée, fait des efforts inouis pour atteindre la porte... A peine en a-t-elle franchi le seuil que le courant l'entraîne jusqu'à l'extrémité de la rue, où elle peut enfin saisir, de ses mains crispées, le crochet d'un volet. Elle resta dans cette situation pendant plus de 15 minutes avant qu'on pût lui porter secours.

Dans l'intervalle, l'autre malheureuse était hissée à l'étage au moyen d'une corde.

Dans le même quartier, le café Chollet était en proie à d'autres événements. Quelques minutes avant la débâcle, M. Chollet se promenait en long et en large dans son établissement, tandis qu'au fond de la salle, un client lisait le journal...

L'eau se précipite par la porte ouverte et s'accumule dans la maison avec une effrayante rapidité. M. Chollet, étourdi, hors de lui, ne peut se rendre compte de ce qui se passe. Il monte sur une table, qui bientôt ne

sautait plus. A la table, il ajoute une chaise, et se croit hors de danger. Mais une poussée formidable enfonce les grandes vitres de la devanture, lui enlève la chaise sous les pieds et le laisse suspendu au guichet de l'imposte qui lui servait d'appui.

A ce moment, l'eau avait atteint, dans ce local, 1<sup>m</sup>60.

Le client, lui, avait pu, aussi à l'aide de tables et de chaises, grimper sur la boiserie qui sépare l'office du café. C'est là qu'il attendit, à califourchon, que le plancher fût libre.

M. Chollet s'attacha solidement avec une corde lancée de l'étage, où il fut hissé par de solides champions.

Mais le drame le plus terrifiant est, certes, celui du Petit caporal. Se représente-t-on le voitage du Flon sautant comme une mine sous l'effort de l'eau, lançant à droite et à gauche d'énormes matériaux, enlevant poutres et plancher, et ne laissant à la place d'une chambre qu'un gouffre noir et béant au fond duquel grondait le torrent !...

Personne dans cette pièce, heureusement !... Mais tout à côté, dans la buvette, le plancher craque et s'entr'ouvre en divers endroits, les meubles s'entrechoquent et les clients se sauvent par les fenêtres.

Une jeune cuisinière était à son potager. Celui-ci disparaît dans le gouffre. La malheureuse se raccroche à ce qui reste debout autour d'elle ; cherche des yeux et des mains, ne trouve point d'issue, croit à la fin du monde, et perd la tête !...

On la chercha, on la chercha longtemps, cette pauvre fille... Qu'était-elle devenue ?... Hélas ! — c'était la triste conviction de tous, — elle avait péri dans cet affreux cataclysme !...

Eh bien, non ! elle vivait. Sauvée comme par miracle, on la retrouva plus tard blottie dans un coin du gâtelas, hébété, à demi-évanouie, et n'ayant pas la conscience de ce qui s'était passé !

Pendant que ces tristes scènes avaient lieu, des attelages de M. Perrin amenaient, d'Ouchy à Lausanne, deux petits bateaux, qui devenaient un vrai mystère pour les nombreuses personnes qui se trouvaient sur la route et ignoraient tout... Et quand on vit arriver ces bateaux en ville, on se demandait s'il fallait en croire ses yeux, et si tout cela n'était point un rêve. Des bateaux à Lausanne !... dans cette vieille cité bâtie sur trois collines !... des bateaux dans la rue Centrale !...

Jeunes gens, qui avez été témoins de ce spectacle, souvenez-vous-en :

vieillards, vous en parlerez encore.

Et vous, lecteurs, qui n'habitez pas Lausanne et ne connaissez ces faits que par l'organe des journaux, vous ne pouvez guère vous en faire le tableau. Voyez-vous aux fenêtres ces femmes et ces enfants en larmes et implorant du secours ? Voyez-vous l'angoisse de ceux qui, revenant de la promenade, ne pouvaient rentrer à leur domicile, où ils avaient laissé quelque bonne vieille maman, un enfant au berceau, un parent qui leur était cher ?... Entendez-vous les commandements des sapeurs-pompiers, les appels répétés du cornet, le brouhaha, le murmure inquiet, les exclamations douloureuses de la foule ?... Voyez-vous ça et là des enfants effrayés, emportés par des sauveteurs ayant de l'eau jusque sous les bras ?... Voyez-vous enfin ces femmes, ces vieillards, dont nous avons déjà parlé, tirés de l'eau, à l'aide de longues cordes, hissés au premier étage, et dont les corps tournoyaient en l'air comme des lustres ?...

Mais c'est inouï, c'est inimaginable !

Et à côté de ces épisodes dont nous n'avons pu donner qu'une faible idée, que de tristes choses encore à constater !

Le niveau des eaux diminua assez rapidement, il est vrai, mais hélas ! ce fut aux dépens de tous les locaux qui se trouvaient sur leur passage. Si une heure après l'orage, les rues redevenaient praticables sur un certain parcours, l'intérieur des maisons, des caves, des magasins, des ateliers était déplorable à voir.

Dans plusieurs caves où s'alignaient de grands et nombreux vases remplis de vin, dans d'autres contenant des dépôts considérables de marchandises de diverse nature, l'eau s'élevait à 3, 4, 5, 6 mètres et plus. Impossible d'y pénétrer ; tout y était avarié, détruit, confondu dans un horrible mélange !

Et les victimes de la catastrophe étaient là comme frappées de stupeur, anéanties, l'œil humide, sans même pouvoir se rendre compte de toute l'étendue du mal, sans pouvoir faire autre chose que de s'inscrire à l'Hôtel de Ville, pour obtenir le secours des pompiers qu'on demandait de tous côtés, et attendre leur tour.

Oh ! quand le samedi soir on a terminé le travail de la semaine, quand, avant de jouir un peu du repos du dimanche, on a mis tout en ordre dans son magasin, dans son atelier, avec l'espoir de reprendre sa besogne avec

courage le lundi matin, qu'il est triste, n'est-ce pas, de voir, quelques heures plus tard, ses meubles, ses ustensiles, ses provisions de ménage, ses marchandises, tout le fruit de ses peines réduit à néant !

Pertes à jamais désastreuses pour les uns, longtemps irréparables pour les autres.

Lundi et mardi, on pouvait se faire quelque idée de ces dommages en visitant les quartiers les plus éprouvés, où venaient s'entasser au bord des trottoirs, dans un état informe, et mélangées de boue, des denrées et des marchandises de toutes sortes que les chars des balayeurs, circulant sans cesse, pouvaient à peine enlever à mesure.

Mercredi matin, le marché étalant dans nos rues ses riches corbeilles de légumes, ses fleurs en vases, ses bouquets d'œillets, de roses, de muguet et de narcisses, vint jeter un moment l'illusion sur ce qui s'était passé, illusion bientôt évanouie, alors que, dans l'après-midi déjà, les travaux de déblaiement recommencèrent.

Oui, le mal est grand, non-seulement à Lausanne, mais dans tous ses environs, où des maisons se sont écroulées, où des propriétés sont entièrement dévastées, où nombre de cultivateurs, de vigneron, d'horticulteurs, de maraichers ont assisté, en moins d'une heure, à l'anéantissement complet de ce qui constituait leurs principales ressources de l'année.

Nous avons hâte de nous arrêter dans la pénible énumération de ces désastres, que tous les journaux quotidiens ont, du reste, donnée avec plus de détails que nous ne pouvons le faire. Nous avons hâte, surtout, de nous adresser à tous les cœurs qui savent compatir aux malheurs d'autrui. Que nos abonnés, que tous les amis du *Conteur*, à qui cette modeste feuille a pu procurer jusqu'ici quelques moments agréables, nous permettent, pour aujourd'hui, d'imposer silence à la note gaie, et de faire appel à leurs sentiments de charité.

En face de ces épreuves, si douloureuses pour tant de gens, tous nos confrères de la presse se sont émus et ont ouvert des listes de souscription. Le *Conteur*, lui, ne peut pas, ne veut pas rester en arrière, et il s'empresse de s'associer à ce mouvement généreux.

Nous ouvrons en conséquence notre liste de souscription, et nous recevrons avec la plus sincère reconnaissance les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir.